

grâce à l'influence qu'il peut exercer en faveur de la coexistence et de la détente, servir de pont entre les États-Unis et l'URSS. Le ministre (M. Pearson), comme toujours, a tenu son bout dans cet échange de propos et laissé clairement entendre que le Canada, placé entre les deux principales puissances du monde, se rendait parfaitement compte de sa situation délicate, mais qu'il ne se laisserait pas facilement prendre aux avances soviétiques. M. Malenkov (alors premier ministre) fut particulièrement frappé par le propos railleur du ministre affirmant que «rien n'est plus épuisant que la pression amicale». S'adressant à M. Kaganovich en face de lui, il lui dit en russe «Voilà une remarque très subtile». M. Malenkov, qui m'avait frappé comme étant de loin la personnalité la plus attirante parmi les dirigeants soviétiques que nous avons rencontrés, fut aussi frappé par la remarque du ministre selon laquelle, dans une guerre nucléaire, aucune partie ne saurait espérer se soustraire à l'horrible dévastation, et que cela devrait être le point de départ de toute détente internationale. M. Malenkov fit observer à M. Kaganovich (toujours en russe): «Avez-vous entendu cela? C'est, ma foi, ce que j'ai toujours dit».

Énigmatique dans ses relations personnelles et ne se confiant qu'à très peu de gens, mais réussissant grâce à la confiance qu'il inspirait à se gagner l'appui d'un grand nombre, M. Pearson a toujours cru qu'en dernière analyse les relations internationales sont en quelque sorte personnelles. Nul autre n'a mieux exprimé cette pensée qu'il ne l'a fait lui-même dans son discours d'acceptation du prix Nobel de la Paix: «En somme, tout le problème en est un de personnes; je dirais même d'une

seule personne et de sa réaction aux défis qui l'assaillent. Réagissant à une situation qu'il doit aborder à titre personnel, l'individu accepte le fait que sa propre volonté ne peut l'emporter sur celle de son groupe, ou de sa société. S'il tente de la faire prévaloir contre la volonté générale, il se crée des difficultés. Il transige donc, accepte et tolère. Si l'on tient à la paix, le compromis, la tolérance et l'accord sont indispensables».

M. Pearson ne faisait pas de prosélytisme; la seule âme qu'il cherchait à sauver était la sienne. Mais à une époque où le matériel électronique domine de plus en plus notre existence et risque de se substituer aux relations personnelles, l'exemple de M. Pearson et les commentaires dont ce deuxième tome abonde méritent d'être médités par ceux qu'intéressent les origines de l'âge d'or de notre diplomatie canadienne.

\*MIKE: *The Memoirs of the Right Honourable Lester B. Pearson*, Tome II, 1948-1957, (University of Toronto Press), 1973.

---

*Une autre appréciation du second tome des Mémoires de M. Pearson, rédigée par le professeur Peyton Lyon de l'École des affaires internationales à l'Université Carleton, paraîtra dans le numéro mars/avril de Perspectives internationales.*

